



5 Minutes Encore

Science-Fiction

Claire Bruguière

Extrait...

6 JUIN 20?2

L'aube se levait à peine quand nous avons chargé la voiture de tout un tas de matériel que j'estimais indispensable et que lui trouvait superflu évidemment. De notre balcon, j'avais surveillé les environs : les abords étaient calmes, mais des fumées au loin, soulignaient les débordements de la nuit. Des sirènes sonnaient, il y avait dans l'air des bourdonnements inquiétants, comme des milliers de tocsins. Une ambiance pesante qui nous poussait à nous disputer.

C'est tout juste si Max Ange avait voulu emmener notre jeune chienne, Wolphy. Âgée d'un an, elle était particulièrement remuante. Un berger blanc suisse dans un appartement, c'était une aberration, et il me l'avait assez seriné quand je lui avais imposée ; mais maintenant elle était là, et il fallait s'en charger.

Il ne comprenait pas que je tiens à emporter mes affaires d'équitation, datant de mon adolescence. J'avais dû batailler ferme pour embarquer ma selle de randonnée, offerte par mes parents. Idem pour mes livres préférés et tout un tas d'ustensiles de bricolage. Il n'en voyait pas l'utilité, là où nous allions, ils auraient tout ce qu'il faut. Il m'avait enjoint de prendre, par contre, tout ce que préconisait le gouvernement sur leur site concernant les premières urgences : de l'eau, de la nourriture et du matériel de survie. C'était un grand prévoyant, il avait tout commandé sur internet.

Nous avons embarqué dans notre BMW dernière génération tous un fatras d'objets que nous estimions chacun indispensable : les panneaux solaires et le compteur Geiger voisinaient avec le fusil de chasse antédiluvien à deux-coups. Les sacs à dos gonflés à bloc de tout le nécessaire de camping avaient trouvé leur place entre les cartons de littérature et de boîtes de conserve. Sur le dessus, j'avais réussi à caser la pince coupe boulon, la cisaille et le pied de biche.

— Mais t'es complètement folle, on ne va pas prendre ça aussi !

— Mais si, mais si !

J'insistais avec obstination, je peux être très butée quand je m'y mets.

Alors il levait les bras au ciel en poussant des gémissements à fendre le cœur, et je crois bien qu'il me maudissait dans son for intérieur.

Nous sommes partis de l'arbre mauve, sous l'œil médusé des voisins, avec la voiture pleine à craquer. Tout alla bien jusqu'à l'autoroute. C'était calme, trop calme. Les gens se terraient chez eux, l'état d'urgence absolu était déclaré, les déplacements limités aux militaires et à ceux qui se dirigeaient vers les villes, en regroupement familial. Nous ne vîmes personne dans les rues jusqu'à l'embranchement de l'autoroute.

Il y avait là une longue file d'attente, comme si c'était l'entrée d'une grande kermesse. Les bas-côtés étaient envahis de voitures, c'était un bazar monstre.

Quelques militaires renvoyaient la majeure partie des gens sur Montpellier, et cela ne se faisant pas sans heurts ni sans pleurs. Heureusement pour nous, le laissez-passer de Zaak fonctionna à merveille et nous fûmes parmi les rares à pouvoir poursuivre notre route. Après la bretelle d'accès que nous prîmes avec la joie de pouvoir de nouveau accélérer, nous dûmes piler. Devant nous, une file ininterrompue de voitures, camions, cars patientait dans le brouillard de chaleur des moteurs, jusqu'à l'horizon. À croire que tout le monde connaissait le coup du laissez-passer ; Max Ange descendit de voiture, il avait tout le temps de se dégourdir les jambes.

Nous avons continué, pendant des heures, à avancer par sauts de puces. De temps en temps nous pouvions faire 100 mètres un peu plus rapidement.

Nous étions à mi-chemin, non loin de Narbonne, il était déjà dix-huit heures, quand nous avons appris la nouvelle sur le poste : un speaker hystérique annonçait que des explosions énormes se produisaient à Montpellier et à Marseille. C'était peut-être une impression, mais l'air vibrait comme si l'écho de la déflagration nous parvenait, réfléchi par les nuages qui s'amoncelaient.

Les radios et les téléphones dans chaque véhicule crépitaient de nouvelles. J'essayais sans succès de joindre des connaissances sur le portable.

Et soudain, le silence tomba comme une lame.

Tout s'arrêta, c'est comme si on avait coupé le son.

Je me demandais même si je n'étais pas devenue sourde et je secouais la tête. Max Ange était tétanisé sur son volant.

Et tout à coup, l'enfer s'est déchaîné. Nous étions juste en train de passer la troisième pour combler un trou entre deux voitures, quand le sol s'est mis à trembler. Une voiture, devant nous, s'est retournée d'un coup. Puis ça a été notre tour, nous nous sommes retrouvés sur le toit, avec un camion qui nous fonçait dessus, sur la voie d'en face. Un bruit énorme de tôles froissées, des grincements comme des cris, des vrais hurlements et mon chien qui sortait par la vitre explosée. Nous avons suivi son exemple, complètement sonnés.

Le camion nous avait évités miraculeusement, en basculant de l'autre côté.

Les gens commencèrent à sortir des voitures, hébétés. De loin en loin, des sirènes et des gyrophares s'appelaient avec des cris lancinants, accentuant ce brusque déchirement, ce schisme qui nous basculait dans une autre dimension, celle de l'exil, celle des réfugiés.

Nous n'étions plus de simples voyageurs stressés par une situation préoccupante. Nous nous regardions, essayant de nous raccrocher par un regard, par une parole rassurante, aux inconnus qui nous entouraient, mais tout était fini, le lien semblait brisé. Certains étaient en crise, d'autres, assommés, s'étaient assis par terre, certains essayaient vainement de rallumer leur moteur ou de téléphoner.

Les téléphones étaient morts, nous étions coupés de tout. Les moteurs aussi, comme bloqués par une main invisible. Un fou arriva à démarrer sa voiture, il se dégagea brusquement du bouchon en emboutissant tout le monde pour faire demi-tour. Il alla s'encaster un peu plus loin dans d'autres véhicules. Dans le ciel, cela grondait comme aux prémices d'un orage, le vent soufflait une odeur métallique. Du long cordon de voitures sourdait une lourde plainte, un mugissement de veaux à l'agonie.

Retrouvez
« Cinq Minutes Encore » sur
<https://libre2lire.fr/livres/cinq-minutes-encore/>

ISBN papier : 978-2-38157-228-4
ISBN numérique : 978-2-38157-229-1

404 pages – 24.00€

Dépôt légal : Février 2022

© Libre2Lire, 2022

